

La séance et l'écriture : la trame d'une double scène au fil du temps

françoise seulin

L'auteur explore à partir du cas d'une de ses patientes l'expression des voies du contre-transfert tel que le travail d'écriture après les séances a pu le laisser apparaître. Inscription des traces traumatiques en même temps que parexcitation d'un insensé des mots jetés sur le papier tels des agirs, le travail de contre-transfert a permis de déboucher sur la narration d'un conte à mesure que sur la scène des séances une réorganisation topique de la patiente se mettait en place.

Le contre-transfert est le reflet de la charge affective et pulsionnelle du transfert. Ses indices peuvent emprunter des voies d'expression diverses. L'une d'entre elles peut être le travail d'écriture de l'analyste : c'est ce que je tenterai d'illustrer à travers le récit clinique de Clara.

« Mon père était un roi protecteur et on l'a tué... »

Clara se présente comme une princesse, tout juste sortie d'un conte, innocente, au charme enfantin et empreint de naïveté, mais déchirée, mutilée dans son corps comme dans sa vie. Ses rêves aussi ont été tués...

« Et si les mots pouvaient tuer? » me dit-elle au cours de notre première rencontre. Dites-moi que les mots ne tuent pas... De façon immédiate, l'enjeu meurtrier inconscient des séances est là. Je pense alors « Raconte-moi une histoire... mon histoire où les mots ne tuent pas. ». Je pense bien sûr au Petit Prince de Saint Exupéry, je pense aux mots, aux paroles qui pourraient panser, cicatriser, je commence à écrire hors du temps des séances les mots violents, témoins d'une douleur aiguë, d'un état de détresse qui la déborde, qui me déborde.

J'écrirai mais ne relirai jamais mes notes, sauf pour vous faire partager aujourd'hui mon vécu contre-transférentiel et la fonction sans doute antitraumatique qu'a eu pour moi l'écriture. Soumise à un processus de transformation, mon écriture, était prise dans le processus analytique avec sa fonction propre. Ce processus s'est déployé dans le cadre d'un travail en face à face à raison de deux séances par semaine.

Séance et écriture se liaient au fil du temps... Au croisement du transfert et du contre-transfert, l'écriture venait lier la scène analytique et une scène en coulisse, dans l'ombre, celle sans doute du préconscient au travail dans l'acte d'écriture permettant de recueillir l'excitation traumatique de ma patiente pour la lier et la transformer en retour. À la lecture de mes notes, je me rendis compte avec surprise que je n'en avais qu'une mémoire partielle. Le style de mon écriture s'était

transformé au fur et à mesure des séances, jusqu'à l'arrêt même de mes prises de notes, ceci parallèlement à un processus de transformation des séances et à l'évolution de la patiente. C'est ce que je tenterai de montrer dans l'après-coup des séances et de la lecture de mes notes.

À l'évidence, je n'avais pas écrit dans le but de me relire puisque je ne l'avais jamais fait; le travail d'écriture répondait plutôt à une nécessité interne, pour moi, pour la patiente, sans doute pour les deux, travail en double, en miroir, en même temps défensif voire transgressif puisque ne s'agissait-il pas finalement de doubler chacune des séances par un temps d'écriture, continuant à être ainsi avec ma patiente? Elle m'avait fait vivre en effet très tôt sa difficulté à se séparer et une angoisse d'abandon envahissante.

Il faut croire que le travail d'écriture ne fut pas suffisant puisque j'ai choisi de vous parler d'elle.

Clara est une jeune femme de 31 ans, grande au visage expressif à la fois tendre et tourmenté. Les rides profondes de son front contrastent avec ses traits juvéniles et donnent l'impression qu'elle a été prématurément marquée par le temps. Elle est l'aînée d'une famille de trois enfants, deux frères jumeaux sont nés trois ans après elle.

Sa naissance est associée à la perte traumatique de sa sœur jumelle, morte au cours de l'accouchement de sa mère. Elle se présente comme une grande traumatisée de la vie.

Ses parents ont divorcé quand elle avait 14 ans, son père est parti, l'abandonnant elle et ses frères alors « qu'il était tout pour elle », dit-elle. Sa mère, elle l'a décrit comme une hystérique, violente et anorexique.

De nombreux traumatismes ont ponctué sa vie entre violence et mort : Violence de la mère au point de lui avoir fracturé les doigts, divorce des parents, tentative de viol par un homme de rencontre, mort d'un de ses neveux à la naissance, vie commune pendant dix ans avec un homme violent, sans compter plusieurs accidents de la route. Sang, feu, violence et mort sont sans cesse présents.

En fait, elle vient me voir car cette fois-ci, dit-elle, elle perd pied. Son père a été assassiné par sa femme, belle-mère de ma patiente, la marâtre, en pleine nuit, dans son lit, d'un coup de fusil de chasse.

Vie et mort sont d'emblée convoquées à partir du dernier traumatisme désorganisateur que fut le meurtre de son père, meurtre qui, via la violence de la belle-mère et de la mère, mythiquement cruelles et dévoratrices, la renvoie à la mort, énigmatique pour elle, de sa sœur jumelle à sa naissance.

C'est dans une période qui pourrait sembler paisible, mais trop tranquille pour elle – je pense à une suspension de son fonctionnement traumatique – qu'elle décide de me consulter. En effet, elle vient de changer de ville, d'emménager depuis quelques mois avec un jeune homme calme et serein, ancien copain de promotion, laissant derrière elle une vie de dix ans avec son ancien compagnon violent. C'est bien parce que l'inconnu et l'étrange surgissent de cette nouvelle vie qu'elle ressent « un vide » perturbateur et qu'elle décide de me voir : elle est en

même temps débordée comme si l'excitation entretenue et soutenue par le traumatique familial de sa vie quotidienne ne pouvait plus l'épuiser, elle perd pied. Cette excitation contraignante me fait penser aux « esclaves de la quantité » décrits par Michel de M'Uzan.

Elle m'apprendra plus tard, qu'elle avait décidé de quitter cet homme violent peu de temps après le meurtre de son père car elle avait eu le sentiment qu'ils se détruisaient mutuellement à écouter leur souffrance commune autour de leur père : l'un avait été assassiné, l'autre s'était suicidé, tous deux avec une arme à feu!

Cette accumulation de traumatismes me faisait vivre un sentiment d'impuissance et d'angoisse.

J'ai le souvenir des premières séances où je vivais l'action d'écriture comme une nécessité urgente, difficilement différable, d'inscrire, de déposer sur une feuille blanche, des mots, plus que des phrases, des mots chargés d'affects violents que Clara m'avait transmis, déjà transférés et qu'il me fallait transcrire, je pensais par peur d'oublier, pensée aberrante, comment oublier un tel vécu! C'était plutôt pour pouvoir oublier, me libérer tout en gardant inscrites quelque part nos premières rencontres. J'écrivais des mots qui se succédaient souvent sans liaison grammaticale, des mots-choses comme clivés, dans l'attente sans doute des représentations à venir. À l'évidence, elle me faisait vivre une excitation angoissante m'obligeant à une décharge motrice immédiate sur le papier. Ce mouvement d'écriture contenait à la fois la violence de nos rencontres et le besoin impérieux d'un ancrage dans l'écriture comme dans le corps afin que mouvement pulsionnel et représentation puissent s'y déployer un jour. Écrire était pour moi le maillon nécessaire pour un travail de transformation contre-transférentiel des motions pulsionnelles avant qu'un sens puisse surgir et lui être restitué, ceci en référence à la fonction a du modèle de Bion. Ainsi, selon un processus proche des processus primaires, j'écrivais les mots suivants : violence – danger – requin – proie – angoisse – viol – douleur – mutilation – sang – la nuit... toujours la nuit – meurtre – honte – humiliation – séance poignante – coup de poignard – dehors/dedans – réalité/fantasmes confondus. J'écrivais plus loin : bénéfice de l'écriture pour moi! Écrire sa violence sur la scène tierce d'un temps hors séance me permettait sans doute de me déprendre d'un transfert massif, de type maternel primaire, de me mettre à l'abri d'un déchaînement de forces destructrices, enfin de me décoller des projections à visée évacuatrice qu'elle me faisait vivre comme un retour dans le transfert de l'expérience traumatique primaire. Elle me faisait alors éprouver son angoisse narcissique identitaire que je continuais de contenir hors séance à l'intérieur du cadre de ma feuille de papier. J'ai le sentiment d'être tantôt confrontée à un clivage de chacune des imagos paternelle et maternelle, en bon et mauvais père, et bonne et mauvaise mère, tantôt à un clivage des imagos parentales avec une configuration dans laquelle à la différence des sexes se substitue une bonne imago, le père, et une mauvaise, la mère; une configuration qui pourrait se relier à la bi-triangulation décrite par Jean-Luc Donnet et André Green dans L'enfant de çà à propos de la psychose blanche. Son père était protecteur et bon,

il la comprenait, elle était sa petite fille chérie mais c'était aussi une figure menaçante, il l'humiliait pour son travail scolaire : elle se souvient avoir eu un épisode dépressif en classe de première quand il lui avait dit qu'il avait honte d'elle à cause de son redoublement et qu'elle ne devrait pas porter son nom!

De la même manière, elle dit que les dix premières années de sa vie ont été les meilleures et pourtant elle décrit une mère violente qui l'a balancée toute petite dans les escaliers.

Sa seule raison de vivre, c'était son père. Dans une quête identificatoire, elle avait projeté de chasser avec lui et faire de la moto... il est mort maintenant. C'est quand il a commencé de s'éloigner de sa nouvelle femme, en allant travailler à l'étranger, et qu'il est devenu grand-père, qu'il est redevenu alors père pour elle, pense-t-elle. « À 14 ans, quand il est parti et qu'avec mes frères ont s'est retrouvés seuls avec ma mère, ce fut dramatique. » Quand il est décidé d'un cadre de deux séances par semaine, elle pense à sa sœur jumelle, morte, et aux deux places qu'elle a occupées ou usurpées auprès de sa mère. Elle se sent coupable à la fois du cadre que je lui propose et de son arrêt de travail car elle ne sait pas ne rien faire.

« Je plonge en apnée dès que je pense au travail, à la vie, je ne vois pas l'avenir », dit-elle. Ainsi, le fantasme inconscient de retour dans le ventre maternel surgit très tôt en séance comme la demande d'être protégée, dans une enveloppe qui l'isolait d'une réalité insupportable. Tout est invivable. Je suis moi-même dans le traumatisme au point où, un jour, à l'heure de sa séance, j'entendis, au moment même où elle sonnait à l'interphone de mon cabinet, le choc d'un accident de voiture dans ma rue... Je me surprends à condenser les deux événements et à me dire : « Que lui est-il arrivé encore? » Cette pensée contre-transférentielle révélait bien un transfert maternel où j'étais à la fois la belle-mère ou mère meurtrière et une mère protectrice et soucieuse de sa fille.

En fait, elle m'angoisse. Elle a toujours hâte de me voir, elle me dit être dans une confusion entre passé et présent, fantasme et réalité. « Tantôt je vois l'extérieur avec mes fantasmes, dit-elle, tantôt je suis vide, absente, comme morte. » Elle a l'impression que ses yeux s'enfoncent dans son visage, elle se sent loin de tout. Les nuits sont dures et quand elle parvient à dormir, elle ne fait que des cauchemars, mais différents d'il y a quelques semaines; avant elle subissait la violence, maintenant c'est elle qui tue avec un couteau. Je lui parle, reprenant quelques-uns de ses mots, comme une musique d'accompagnement pour qu'elle ne se sente pas seule. Oui, elle se sent seule, elle se sent coupée de sa sœur jumelle. « Elle n'a pas de tombe, me dit-elle, je l'ai cherchée dans le cimetière en face de la clinique où je suis née. Je n'ai rien trouvé. » Elle ressent un manque, elle est blessée et abandonnée par elle et elle a longtemps cru à un mensonge... elle pensait qu'elle était vivante.

« "Tu es ma fille préférée", disait son père... et pourtant j'étais sa seule fille... J'ai cru longtemps que ma sœur était morte à cause de moi, que mon cordon ombilical avait tué ma sœur... Non, c'est son cordon qui l'a étouffée. » Elle est

persuadée que sa mère lui en veut de la mort de sa sœur, en tout cas c'est ainsi qu'elle explique sa violence. Sa mère, elle ne l'a pas vue depuis plusieurs mois car Clara a peur d'être violente vis-à-vis d'elle. Que de femmes meurtrières dans cette famille! La belle-mère est en prison pour meurtre accompli, quant à Clara et sa mère, elles ont toutes deux des fantasmes meurtriers tels qu'il vaut mieux ne pas se voir!

Un de ses frères jumeaux a passé deux ans dans un centre de rééducation après la mort du père... Quelques temps avant le meurtre, alors qu'il courait à la rencontre de son père, décidé à lui révéler un abus sexuel qu'il avait subi plus jeune, il passe à travers une porte vitrée!

Son autre frère jumeau a deux enfants; un enfant est mort entre les deux.

Pendant plusieurs mois, elle me fera ainsi visiter les tombes existantes ou non de tous les morts qui l'entourent... Tombe... ventre maternel... mort... vie... Nous sommes dans beaucoup de confusion entre mort – naissance – vie...

Elle est torturée par la vie, se torture, se mutilé, maltraite son corps quand sa violence est trop importante : elle s'arrache les ongles avec un cutter, s'arrache l'intérieur des joues et les gencives au point d'avoir des difficultés à se nourrir. Ces conduites me semblent relever d'un auto-sadisme, pour reprendre le terme de Benno Rosenberg.

Son discours est plein de contraste : une violence exprimée avec une douceur dans la tonalité de la voix alterne avec des propos tendres et chaleureux sur une tonalité violente.

Elle décharge en moi sa douleur que j'accueille puis que je transcris. La tension qu'elle provoque en moi peut ainsi diminuer et je peux accueillir les séances suivantes avec une enveloppe plus contenant.

Après ce temps d'orage pulsionnel, de désorganisation traumatique, mon écriture se modifie, les mots se lient en phrases, la lecture de mes notes me fait entrevoir que le flot des affects laisse de la place à la pensée, à mes pensées, à celles de Clara aussi. Je prends conscience que l'écriture a servi d'enveloppe protectrice et pour Clara et pour moi, face à un transfert de type maternel primaire symbiotique exposant Clara à la menace de meurtre de sa vie psychique qu'elle me faisait vivre en double.

Son père ne lui avait-il pas recommandé d'être toujours un requin dans la vie?

Il s'agissait bien de survivre, elle et moi, aux fantasmes de dévoration et de mort agis par la belle-mère, sorcière, double de sa propre mère qu'elle qualifiait ainsi du même nom.

Meurtre et survivance étaient présents dans la relation transféro-contre-transférentielle. Dans cette violence, me sentant emprisonnée comme la belle mère peut-être, l'écriture m'apportait l'oxygène d'un support, d'un tiers que je m'étais ainsi créé : c'était sans doute aussi la digue où pouvait venir buter et se projeter sa vie pulsionnelle. Elle m'apprend qu'après une séance où elle s'interrogeait sur le sens de sa vie, elle décida de téléphoner à sa mère pour lui dire sa souffrance et l'informer de son arrêt de travail.

Sa mère lui écrit une longue lettre qu'elle gardera continuellement dans son sac à main... Elle a peur de la perdre. C'est la première fois que sa mère lui écrit, elle en avait rêvé depuis longtemps. On peut d'ailleurs se demander si je n'avais pas répondu inconsciemment à ce désir quand je m'étais mise à écrire dès les premières séances? Elle avait besoin que sa mère pense à elle, lui écrive, lui montre l'attachement dont elle avait toujours douté.

Sa mère lui écrit pour lui dire combien elle a été heureuse de sa naissance; elle lui raconte qu'elle a été privée d'elle quand elle a été mise en couveuse, elles n'ont pas eu de contact corporel, mais elle l'a reconnue tout de suite parmi les bébés. Elle lui apprend dans la même lettre que sa sœur est morte dans son ventre, avant l'accouchement. Clara associe en me disant que, plus jeune, elle avait voulu être sage-femme : son père avait refusé car c'était un métier mal payé. « Je voulais faire naître les bébés, faire un métier humain. Je suis commerciale, c'est pas un métier, dit-elle, c'est un état d'esprit : mon père voulait que je sois un requin, alors qu'au fond de moi, je suis humaine. »

Sa sœur est morte dans le ventre de sa mère... elle me parle de ses maux de ventre répétés, de ses kystes ovariens et associe sur l'accident de la route qu'elle a eu avec son père vers 14 ans. Ils ont heurté un tracteur mais heureusement son père lui avait mis la main sur le ventre. Elle pense aussi à l'accident de mobylette qu'elle a eu avec son frère : là, ils ont heurté une voiture de front, alors qu'ils allaient acheter un cadeau d'anniversaire pour sa mère : elle a perdu connaissance. La lettre de sa mère lui fait du bien... « Je suis bien ici avec vous », dit-elle... Je pense alors que comme la lettre de sa mère avait pu l'apaiser, mon écriture avait sans doute, en m'apaisant, pu adoucir, on pourrait dire, la relation transféro-contre-transférentielle, favorisant ainsi la constitution d'un berceau où le mouvement régressif qui suivra pourra se déployer. On voit ici comment le travail de l'écriture pouvait servir de contenant annexe à l'appareil à penser de l'analyste dans une perspective bionnienne.

Débutera une longue période de séances sur ses angoisses nocturnes, celles des nuits actuelles, celles de son enfance, la nuit du meurtre de son père, la nuit à l'intérieur du ventre maternel... tout est nuit, tout est angoisse – terreur. « Le divorce de mes parents fut une petite mort pour moi. La nuit aussi, dormir aussi. »

Dès que la nuit tombe, l'angoisse l'envahit. Elle dort, fenêtre ouverte, pour que le jour l'accueille au petit matin. Elle aime les petits bruits de la nuit, car pour elle le silence c'est la mort. Elle a peur de s'endormir, d'être traquée en pleine nuit; c'est à l'heure où son père a été tué, entre minuit et trois heures du matin, qu'elle est le plus agitée. Elle se sent obligée de faire lit à part avec son copain et elle a d'ailleurs appris que l'un de ses frères jumeaux faisait la même chose. Je lui dis : « C'est dangereux de dormir dans le même lit »... Je pense aussi être à deux dans le ventre maternel.

« Quand mon père a été tué, je n'arrivais plus à me laisser aller dans les rapports sexuels, j'avais peur de ne pas maîtriser et qu'il me tue »... Je pense aussi... peur de ne pas se maîtriser et de le tuer... Je lui dis : « Se laisser aller... c'est dangereux. »

« Avant, dit-elle, au réveil, j'étais en sang, j'avais le corps écorché, maintenant c'est comme une hémorragie à l'intérieur de moi, comme un coup de poignard qui m'aurait blessé de l'intérieur... ça se voit moins. »

Le soir, elle pense aux morts, son père, sa sœur jumelle... elle a peur de ne pas avoir tout fait avant de se coucher, « de ne pas être en règle », dit-elle. Je pense à ses désirs œdipiens, la culpabilité d'avoir désiré un enfant du père, châtié par le meurtre du père, comme par la représentation du coup de poignard qui aurait tué à l'intérieur de son ventre l'enfant incestueux. Mais on peut penser aussi à la culpabilité liée à l'élimination de tout tiers dans la relation avec la mère : elle serait alors « la tueuse » coupable du meurtre de son père et de la mort de sa sœur. Cette culpabilité inconsciente serait alors en rapport avec la constitution d'une dyade sécurisante avec moi dans le transfert maternel en séance.

Son père n'avait-il pas dit « tu n'auras rien de moi », cette phrase la hante, elle qui était sa fille adorée et qui maintenant doit bénéficier de F assurance-vie de son père, l'argent du sang, comme elle le nomme.

J'écris : elle est dans une « rage œdipienne », je suis étonnée de la juxtaposition de ces deux mots, associant la relation primaire à la mère et la problématique œdipienne. Enfin, elle associe sa chambre dans le noir de la nuit à la boîte mate-lassée que son grand-père avait, paraît-il, confectionné pour y mettre sa sœur morte.

J'écris, je me raconte son histoire sur un mode plus narratif, la tragédie de sa vie se déploie comme un roman sur mes feuilles de papier, j'en suis étonnée...

Alors, elle me dit qu'ici, c'est vraiment son coin à elle, et elle se met à me raconter les soirées et les nuits de son enfance : ses parents se disputaient violemment, son seul refuge était sa chambre, c'était son coin à elle : elle se mettait sous sa couette, avait peur de s'endormir et malgré l'interdit des parents, elle lisait pendant des heures... elle se racontait des histoires et racontait des histoires à sa sœur jumelle morte. Je pense qu'écrire est aussi une façon de se parler à soi-même, de se raconter des histoires. Ne l'avais-je pas en fait au début investie négativement comme sa mère en ayant le sentiment d'être impuissante face à une patiente difficile, comme la petite fille difficile qu'elle fut sans doute aux yeux de sa mère; en écrivant, comme elle, en se racontant des histoires, j'avais renversé ce vécu contre-transférentiel : ce que j'écrivais, je l'investissais, comme un travail d'élaboration, comme elle-même, elle investissait les histoires qu'elle se racontait pour se dégager d'un environnement difficile.

Mais l'imaginaire n'était-il pas devenu lui aussi dangereux? Puisqu'au cours d'une de ses nuits de lecture, elle avait brûlé sa couette avec sa lampe de chevet qu'elle cachait habituellement dessous. Elle me raconte ce temps de son enfance, un peu comme un conte, comme celui qu'elle racontait à sa sœur, comme ce que je me raconte sur mes feuilles de papier. Mais le feu a brûlé l'imaginaire qui l'avait mis à l'abri de la violence parentale. Elle est ici comme sous une couette et c'est peut-être aussi la fonction de mes écrits qui, comme une couette, aurait tenté de me protéger de sa violence.

Quand je me relis, je sens alors mon plaisir à écrire, à penser à elle, qui fait écho au plaisir partagé à être avec elle, à accueillir la petite fille de son enfance. Je pense à sa naissance, à son désir d'être sage-femme et me demande si contre-transférentiellement je ne suis pas un peu cette sage-femme. Je pense au conte allemand qui remplace souvent le personnage de la fée par une femme dont on ne sait trop ce qu'il faut en attendre. Marthe Robert nous en parle longuement dans sa préface des Contes de Grimm.

« En fait, le conte allemand ne l'appelle pas "fée" mais sage-femme. Accoucheuse, savante et bien entendu magicienne, la sage-femme, nous dit-elle, nous renseigne mieux que la fée romantique sur la tâche dont son antique modèle était probablement chargé : transmettre aux individus la connaissance par quoi l'homme peut s'insérer vraiment au monde. Le personnage de la sage-femme est dépositaire de rites. Ainsi, on voit bien dit-elle pourquoi le conte est à la fois innocent et si cruel, pourquoi il se complaît à évoquer des actes sanglants, meurtres, mutilations... rien d'étonnant si le sang est partout dans le récit merveilleux... si les jeunes filles se mutilent les pieds au moment de leur mariage (les deux sœurs de Cendrillon) ou se laissent couper les mains par leur père (la jeune fille sans main). L'épreuve est la raison d'être du conte. » (Robert, 1977, 7-24).

Ce n'est sans doute pas sans lien avec les premières impressions que Clara me donna d'être une princesse tout juste sortie d'un conte.

Puis, tout à coup, elle a l'impression de se réveiller... « Mais qu'est-ce que je fais ici? dit-elle. Je souffre et vous m'épuisez à venir ici! »

J'interprète dans le transfert maternel : « Vous étiez le souffre-douleur de votre mère »... mots qu'elle avait prononcés quelques mois auparavant. Elle me reprend. .. « Enfin je m'épuise toute seule! »

Je pense à mon masochisme à avoir prise en charge une telle patiente. Il s'agissait peut-être aussi de son masochisme qui commençait à s'élaborer dans le transfert. Peut-être m'étais-je sentie suffisamment en dette vis-à-vis d'elle, comme sa mère, par mon sentiment d'impuissance, pour lui consacrer un tel temps dans mes pensées et dans l'écriture.

Je la sens mieux, elle m'angoisse moins, elle retrouve un sourire abandonné depuis longtemps.

J'ai tout à coup le sentiment qu'elle se sent moins victime de son destin et qu'elle prend plus en main sa destinée. Je pense à Christopher Bollas qui, dans *Les forces de la destinée*, nous dit :

« Le sens du destin est un sentiment de désespoir qui influence le cours de la vie. Le sens de la destinée est un état différent dans

lequel la personne ressent une progression dans la personnalité qui lui donne le sentiment qu'elle dirige sa vie. » (Bollas, 1996, 63).

Son père est moins idéalisé, il n'est plus le roi protecteur de ses contes et elle peut exprimer plus facilement son agressivité et sa colère vis-à-vis de lui quand il les a abandonnés, au moment du divorce : « Quand il est parti, on a alors fait partie de son passé! »

Elle déplore ne pas avoir d'images de couple qui construit et « je dois prouver à mon copain que je pourrais être une bonne mère », dit-elle. Je la sens plus sujet de son avenir et je m'aperçois qu'à partir de ce moment-là, j'écris beaucoup moins... quelques notes de temps en temps, c'est tout.

Alors, pour la première fois, elle se regarde entièrement dans un miroir...

« Jusque-là je ne regardais que mon visage pour me maquiller. J'ai vraiment l'impression qu'il me manque quelque chose. Il y a un écart entre ce que j'ai dans la tête, ma représentation de la femme et mon corps — ça ne va pas.

Je vois soit une petite fille pas finie

soit ma mère dont je déteste le corps

soit un torse d'homme... je n'ai pas de seins, mon père aurait voulu un garçon, pour lui plaire j'étais un garçon manqué.

Petite, je me vivais tantôt forte comme un garçon, tantôt faible comme une petite fille. Mon corps me choque.

La question de l'identité se trouve là au premier plan, question révélée souvent centrale dans la problématique du double comme l'a bien décrit Jean-José Baranes dans son article "Penser le double" ». (Baranes, 2002, 1837)

Elle aimerait avoir les seins généreux de sa grand-mère paternelle ou de sa nourrice, mais elle ne veut surtout pas ressembler à sa mère, sèche et froide. Je lui dis : « À la mère de votre enfance. ». Elle me répond : « Oui, car j'ai vu une photo récente d'elle et j'ai pris conscience que c'était une belle femme. Mais quand j'étais petite, elle ne me prenait jamais sur elle, contre ses seins. Je ne peux en parler qu'à vous : je suis obsédée par les seins. Je veux être une femme généreuse, tendre pour mon mari et mes enfants. » Elle se regarde en me regardant et je pense : je suis obsédée par vos seins, dans un transfert maternel, une homosexualité primaire en double. Je pense au besoin d'un sein nourricier, mais je pense aussi aux seins comme zone érogène, ouvrant à sa sexualité féminine. Se joue ici un va-et-vient entre relation d'objet et identification qui me semble en lien avec la phrase de Sigmund Freud dans Résultats, Idées, Problèmes :

« L'enfant aime bien exprimer la relation d'objet par l'identification : je suis l'objet. L'avoir est la relation ultérieure, retombe

dans l'être après la perte d'objet. Modèle : sein : le sein est un morceau de moi, je suis le sein – plus tard seulement; je l'ai, c'est-à-dire je ne le suis pas. » (Freud, 1938, 287).

On est là, il me semble, à un carrefour entre sexualité infantile et adulte, dans un corps à corps que l'écriture vient séparer. En écrivant moins... je sens que Clara est plus séparée de moi.

Après avoir envisagé une chirurgie plastique, pour être plus féminine, elle décide finalement d'attendre sa première grossesse car elle se sentira alors peut-être suffisamment mère pour ne plus avoir le désir de changer de seins.

Elle décide d'acheter une maison avec l'assurance-vie de son père... elle veut en faire une maison accueillante pour y vivre avec son copain et ses futurs enfants. C'est une vieille maison à la campagne, comme celle de son enfance. Elle veut en faire une maison chaleureuse, qui respire, dit-elle, la famille, le soleil et la tranquillité. « Maintenant, il faut que je la ressente bien de l'intérieur pour m'y sentir bien; c'est comme vous, dit-elle, dans votre bureau, vous faites évoluer votre intérieur pour vous y sentir bien. Je suis soulagée pour l'argent de mon père car je construis. J'aimerais être très présente aussi pour mes amis. Ce qui est important, poursuit-elle, c'est le cadre rassurant, un lieu où on peut venir, où on est présent pour l'autre. » Elle projette son avenir dans des rêveries idylliques, à la faveur de la relation transférentielle, et elle raconte en séance ses projets, toujours un peu comme un conte dans lequel nous serions toutes les deux. Clara a peut-être besoin de ce temps d'illusion partagée avant d'aborder la conflictualité avec l'objet qui commencera à apparaître avec l'idée de frustration. Elle ajoute : « En somme, vous avez été mon miroir. Vous m'avez renvoyé un reflet, un regard positif. Quand je me vois maintenant, je me vois différemment. » Elle me fait visiter sa maison, son intérieur feutré avec une douceur bien éloignée de la violence du début. J'ai vraiment le sentiment d'être en elle, enveloppée par la tonalité douce de sa voix; dans un transfert par retournement elle devient mère et je suis sa petite fille.

Elle déplore le manque de liens entre générations, elle aimerait un père qui puisse la conseiller et aimerait rencontrer des femmes comme moi à l'extérieur. « C'est bizarre, dit-elle, de pouvoir dire à quelqu'un que l'on ne connaît pas mais qui commence à bien vous connaître, des choses qu'on n'a pas pu dire à sa mère ou à une amie. C'est très frustrant. En fait, vous êtes la confidente que je n'ai pas eu, vous avez pris la place de ma sœur jumelle. J'aimerais échanger avec vous, mais c'est pas possible. Il faut que je me fasse à cette idée maintenant, et puis ma sœur, je ne l'aurais jamais : elle est morte. Il faudra bien un jour que je me détache de vous et que la relation que j'ai avec vous, je puisse l'avoir avec d'autres dans la vie... Ça va mieux avec ma mère, elle m'a écrit une autre lettre, une très longue lettre pour me dire son émotion à l'idée que j'aie mieux et que je souhaite construire une famille. »

Je terminerai moi aussi cette longue lettre que j'ai eu grand plaisir à écrire pour vous, mais sans doute aussi pour Clara. Sa thérapie se poursuit, son histoire aussi,

elle peut maintenant un peu plus la raconter, la vivre et la rêver. Quant à moi, je n'ai pratiquement plus recours à l'écriture. Les séances et l'écriture s'étaient intriquées au fil du temps, évitant que le torrent pulsionnel n'emporte tout sur son passage.

L'écriture, selon ses différents modes, avait tantôt servi de décharge psychique, tantôt de représentation d'attente, mais surtout donné un espace de pensée tiers face à la massivité des traumatismes et des carences de l'environnement. J'avais préservé un espace transitionnel grâce à l'écriture qui avait pallier à l'absence d'espace entre Clara et moi dans ce corps à corps meurtrier tout en permettant la restauration des enveloppes psychiques (Didier Anzieu) pour inscrire les traces et être la matrice des interprétations.

C'est grâce au travail du contre-transfert que l'analyste repère le transfert, ici c'est l'écriture, comme effet du contre-transfert, qui m'a sans doute beaucoup aidée et le déplaisir vécu dans les premiers jours de l'écriture avait pu se transformer en plaisir d'écrire.

J'ai été frappée de remarquer que l'écriture, la lecture et la compréhension de mes notes ont toujours fait apparaître de façon parfois confondue les deux niveaux de la relation maternelle primaire et de l'œdipe.

Dans *Transcription d'origine inconnue*, André Green nous dit :

« Dans la pratique analytique, l'analyste est un objet de désir, ce qui suppose qu'il soit la destination d'une demande... L'analyse défait cette demande et la relance ailleurs. »

Il ajoutera : « Dans la pratique de l'écriture, c'est l'analyste qui désire. » (Green, 1977, 27).

L'écriture, aux confins des processus primaires et secondaires, au carrefour de la tragédie, du conte et du rêve, si elle fut un agir contre-transférentiel hors de la séance, fut bien avant tout objet de mon désir, celui de défaire les demandes de ma patiente, dans le processus analytique lui-même. Elle n'en fut pas l'obstacle mais plutôt l'organisateur, celui d'une temporalité dialectique entre le hors temps de la séance, la séance et son après-coup permettant ainsi à Clara de quitter la survivance pour accéder à la vie tout en réinvestissant la relation à ses objets internes.

La séance avait créé l'écriture, l'écriture avait créé la séance, en tout cas toutes deux étaient bien inscrites dans le même processus, intimement liées, constituant la trame d'une double scène au fil du temps.

françoise seulon
10, rue renan
69007 lyon france

Références

- Baranes, J. J., 2002, Penser le double, *Revue française de psychanalyse*, Spécial Congrès n° 5, T. 66, 1837.
- Bion, W.R., 1979, *Aux sources de l'expérience*, traduit par Robert L.F., Paris, PUF.
- Bollas, C, 1996, *Les forces de la destinée*, Paris, Calmann-Lévy.
- Donnet, J. L., Green, A., 1973, *L'Enfant de ça*, Paris, Minuit.
- Freud, S., 1938, Résultats, Idées, Problèmes, in *Résultats, Idées, Problèmes II*, Paris, Minuit.
- Green, A., 1977, Transcription d'origine inconnue, Écrire la psychanalyse, *Nouvelle Revue de psychanalyse*, n° 16, 27.
- M'Uzan, M. de, 1994, Les esclaves de la quantité, in *La bouche de l'inconscient*, Paris, Gallimard, 155-168.
- Robert, M., 1977, Préface, in *Les contes de Grimm*, Paris, Gallimard.
- Rosenberg, B., 1991, Masochisme mortifère et masochisme gardien de la vie, *Monographie de la Revue française de psychanalyse*.
- Saint-Exupéry, A. de, 1946, *Le Petit Prince*, Paris, Gallimard.